LE

CANADA MUSICAL

Revue Artistique et Littéraire

PARAISSANT

LE PREMIER DE CHAQUE MOIS.

Un Morceau de Musique accompagne chaque Numero.

3e. Année. No. 7. 1er Novembre 1876.

A. J. BOUCHER
Editeur-Proprietaire
No. 252 Rue Notre-Dame
MONTREAL.

SOMMAIRE.—Orgues-Harmoniums "Alexandre." Pianos "Hazelton." Mr. C. J. Craig, Accordeur et Réparateur de Pianos. Poésie : *Gui le Ménétrier*, par Auguste Le Pas. Beethoven. [*Suite.*] Décès. Variétés Musicales. Abonnements reçus dans le cours du mois de Septembre. Musique : *Un Rêve de Jeune Fille*, paroles de A. Lefranc, musique de Georges Piter. Le Violon de Fer-Blanc. Obsèques de Félicien David. Abonnements reçus dans le cours du mois d'Octobre. Nouvelles Publications Musicales. Notes artistiques des Etats-Unis. Plaisanteries. Nouvelles Musicales Canadiennes. Echos d'Europe. Choix de Nouvelles Publications Musicales. Calendrier et Guide des Organistes et Directeurs de Chœurs, pour le mois de Novembre-Décembre. Messe des Morts, Messe Royale, harmonisées.

Abonnement : $1.00 par an, payable d'avance. 10cts. le numero separe.

Imprimé par J. B. Laplante, 30 Rue, St. Gabriel, Montréal.

ORGUES - HARMONIUMS

POUR

EGLISES,

COMMUNAUTES

De la célèbre Maison

POUR

CHAPELLES,

et SALONS,

De la célèbre Maison

ALEXANDRE, PERE ET FILS,

DE PARIS,

MANUFACTURE ETABLIE EN 1829.

MEDAILLES A TOUTES LES EXPOSITIONS.

Instruments de toutes formes, dimensions, puissance, capacité, etc., en chêne, noyer, palissandre et acajou de prix variant de **$20.00 a $1200.00**

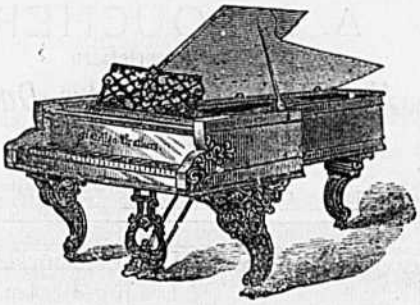
INSTRUMENTS DE PREMIERE QUALITE SEULEMENT.

Toujours en mains un choix des

CELEBRES

PIANOS HAZELTON

DE NEW-YORK.



Toujours en mains un choix des

CELEBRES

PIANOS HAZELTON

DE NEW-YORK.

PIANOS CARRES—PIANOS DROITS—PIANOS A QUEUE

On n'emploie que des Matériaux de PREMIER CHOIX dans la confection de ces Instruments supérieurs, fabriqués par des Ouvriers spéciaux, hors ligne.

ONZE modèles différents offerts en vente aux prix les plus modérés du marché, pour des Instruments de PREMIERE CLASSE : de $425 à $1200.

☞Tout Instrument vendu par nous est pleinement *garanti* pendant cinq ans.

C. J. CRAIG,

Accordeur et Reparateur de PIANOS.

Pianos accordés et réparés à court avis et à des Prix très-modérés.

No. 252 RUE NOTRE - DAME.

Le Canada Musical.

VOL 3.] MONTREAL, 1ER NOVEMBRE 1876. [No. 7.

Gui le Menetrier.

Dans un pays connu, vers le temps des croisades,
Vivait en grand renom Gui le Ménétrier,
Plus habile en effet que tous ses camarades.
Rien ne marchait sans lui : concerts ni sérénades.
Aussi ne manquait on jamais de l'y prier.

C'était son lot heureux. Mais la nature en somme
Avait terriblement maltraité le pauvre homme :
Un nez qui s'allongeait d'une étrange façon,
Un long cou, de longs bras pendant d'un corps mal ferme,
Avec des doigts osseux qui n'avaient pas de terme,
Jambes et pieds à l'unisson.

Gui, pour autre disgrâce, avait une âme tendre,
Il rêvait une femme et l'hymen !.....Mais où prendre
Ce merveilleux trésor ?... Quelle femme, en effet,
Vieille fille au tombeau n'aimerait mieux descendre
Que de s'associer un époux si mal fait ?

Son talent y gagnait. Vivant seul en ménage,
Et n'ayant que son art pour charmer ses chagrins,
Notre Ménétrier s'appliquait davantage,
Et le jour et la nuit son paisible ermitage
L'entendait travailler ses airs et ses refrains.

Mais il est quelquefois des rencontres bizarres.
Sur le seuil d'une église où Gui venait prier,
(Moins que nous en pitié les femmes sont avares)
Une épouse brillant des grâces les plus rares.
Vint s'offrir au ménétrier.

S'il fut bien des rieurs, ce n'est pas mon affaire,
Elle eût pu choisir pis ; et, chrétienne sincère,
Elle avait admiré sa foi, lorsqu'à genoux,
Sous l'autel de la Vierge il disait son rosaire.
Il était bon chrétien, il serait bon époux.

De ce choix singulier se trouva-t elle heureuse ?
A la voir souriante on l'eût pu parier.
Mais, s'il n'en était rien, de ses secrets soigneuse,
Elle sut dérouter les langues du quartier.

Quant à Gui, son bonheur n'était pas un mystère ;
Sa démarche, ses traits, tout son être allongé,
L'auraient appris à tous, s'il eut voulu s'en taire.
Si plus heureux mortel existe sur la terre,
En Gui moins son bonheur, je veux être changé.

Mais qu'est-ce que la joie ? Un oiseau de passage.
Nous croyons la tenir ; elle a quitté nos toits.
Sans se fixer jamais, jour et nuit en voyage,
Si nous hantons la ville elle fuit au village,
Et s'envole aux cités si nous courons les bois.

De cet arrêt fatal, le lecteur le devine,
Pour être contrefait, l'on n'est pas excepté.
En ce temps ou chacun rêvait la Palestine,
Devers Jérusalem et la tombe divine
Gui partit un beau jour, sa femme à son côté.

Un long temps s'écoula sans qu'aucune nouvelle
En pays d'Occident parvint de lui ni d'elle.
Après des mois nombreux, Gui reparut tout seul.
En quel état, bon Dieu ! quelle épreuve cruelle !.....
Pauvre homme ! à sa maigreur, à sa cave prunelle,
On eut dit un squelette échappé du linceul.

L'artiste, tout en noir, ceint d'un crêpe funèbre,
Portait un instrument bizarre, à manche long,
Qui depuis par le monde est devenu célèbre
Et qu'en français moderne on nomme un violon.

Sa femme bien-aimée était morte en voyage.
Dans son logis désert il rentra tristement,
Et, comme un autre Orphée, il pleura son veuvage,
Faisant, ainsi que lui, pleurer le voisinage
Aux lugubres accords de l'étrange instrument.

Ici-bas la douleur à la douleur s'enchaîne,—
Un poëte l'a dit ; mais avant qu'il fût né,
Des générations, des siècles par douzaine,
Avaient dit même chose à la famille humaine,
Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'homme est condamné.

Gui devait succomber sous un double martyre.
Des parents de la morte, empressés d'hériter,
Diront (forfait si grand qu'on hésite à l'écrire)
Qu'il avait fait mourir sa femme,—et sur ce dire,
On le mit en prison sans vouloir l'écouter.

Puis on lui fit subir un interrogatoire
Où toutes ces raisons tournèrent contre lui :
Et l'avocat du lieu, dans son réquisitoire
Tonnant en mots fleuris contre un crime notoire,
De par la loi conclut au châtiment de Gui

Ce châtiment, c'était la mort par la potence.
Les juges subornés rendirent la sentence.
Conformément à quoi, suspendu haut et court,
L'assassin finirait sa coupable existence.
Gui seul à cet arrêt dans toute l'assistance,
Ne parut rien comprendre : on l'eut pris pour un sourd.

Sans dire une parole, et chargé de ses chaînes,
Il suivit les soldats qui l'avaient amené.
On referma sur lui les portes inhumaines,
Et par respect chrétien pour les Pâques prochaines,
On laissa quelques jours languir le condamné.

Chose étrange ! en prison, malgré ses maux sans nombres,
Il gardait un sourire à ses traits familier,
Dans ces jours de bonheur envolés comme une ombre.
Cet éclair du passé dans un présent si sombre,
Ce merveilleux sourire étonnait le geôlier.

Mais la chose surtout paraissait singulière
Lorsque l'artiste en main prenait son violon.
Il avait obtenu par instante prière,
Qu'on lui laissa du moins cette douceur dernière,
Pour égayer un peu l'horreur de sa prison.

Lors donc que sous l'archet son instrument magique
De sa triste cellule éveillait les échos,
On eût dit que l'artiste en un rêve extatique,
Souriait à quelqu'un qu'évoquait sa musique,
Et qui le consolait dans la nuit des cachots.

Le geôlier raconta plus tard (le fait importe,
Car pardevant témoins il l'osa consigner)
Qu'un soir que de la geôle il entr'ouvrait la porte,
Dans un air lumineux il avait vu la morte
Et Gui qu'elle exhortait à se bien résigner.

Un saint prêtre d'ailleurs, ému de sa misère,
Parfois dans son cachot le venait conforter,
Gui confessait alors son âme à ce bon père,
Et plus calme en son cœur, il trouvait plus légère
Son effroyable croix si pesante à porter.

Il se résignait donc, attendant le supplice.
Et pour s'encourager à boire son calice,
Souvent il méditait Jésus buvant le fiel,
Vint enfin le moment du dernier sacrifice,
L'innocent, condamné par l'humaine justice,
Marcha vers le gibet en regardant le ciel.

Il s'avançait priant, escorté du saint prêtre,
Qui du céleste pain venait de le nourrir,
Puis s'avançait celui qu'on frémit de connaître,
Le bourreau !...bien des yeux pleuraient voyant paraître,
Gui le Ménétrier qui s'en allait mourir.

Jamais un jour plus doux n'avait briller sur terre,
C'était dans sa splendeur un matin de printemps,
Au loin, sur le chemin, tout jusqu'au cimetière,
Etait fleurs et chanson, et la campagne entière
Invitait le cortège à jouir du beau temps.

Le cortège avançait regardant la potence
Avec son bras sinistre où la corde pendait,
Qui sur une hauteur, à certaine distance,
Semblait, en signalant la funèbre éminence,
Menacer de ce bras l'hôte qui l'attendait.

Mais le gibet, pas plus que la plaine fleurie,
N'occupait les regards du pauvre patient,
Plongé dans une douce et triste rêverie,
Il regardait l'église où la Vierge-Marie
Au bonheur envolé l'avait vu souriant.

Soudain il demanda, comme grâce dernière
Où tous pouvaient prétendre en un pays chrétien,
Qu'on lui permît d'y faire une courte prière.
On permît ; et l'artiste, au seuil baisa la pierre,
Devant un peuple ému qui n'y comprenait rien.

Sans doute en son cerveau quelque grain de folie,
S'était logé. Sans doute en la sombre prison,
De noirs accès de fièvre et de mélancolie
Répétant leurs assauts dans cette âme affaiblie,
Avaient trop fréquemment ébranlé sa raison.

La chose était certaine ; et puis que voulait dire
Ce bruyant compagnon qui ne le quittait pas,
Même au pied du gibet ?... C'était un vrai délire,
Il entrait dans l'église et l'on voyait reluire
Au soleil l'instrument qu'il portait sous son bras.

Gui s'alla prosterner sous l'autel de la Vierge,
Là, pour le pauvre héro, hélas ! si mal en point,
Aux pieds de Notre Dame un bon cœur mit un cierge.
Mais bientôt, un huissier le frappant de sa verge,
Gui sortit, murmurant des mots qu'on n'ouït point.

Ces mots mystérieux je pourrais les redire,
Le poête est admis à tous les aparté
Je les tairai pourtant. Ce qui doit vous suffire,
C'est qu'unis à sa lèvre à son constant sourire,
Des mots remerciaient la mère de bonté.

Mais je puis révéler quelque chose en échange.
Les yeux de Gui, brillant d'une étrange façon
Tandis qu'il murmurait sa secrète louange,
Fixaient son violon d'une manière étrange.
Personne n'y prit garde. En voici la raison.

Pendant qu'agenouillé dans la douce chapelle,
Il invoquait l'appui de toute affliction
Il avait vu tomber sur l'instrument fidèle
Des yeux de Notre-Dame un lumineux rayon.

Le cortège gravit l'effrayante colline.
Accompagné du prêtre et des hommes de loi,
Gui bientôt atteignit la funeste machine.
Son cœur à se briser battait dans sa poitrine,
Il frémissait... pourtant ce n'était pas d'effroi.

Il monta. Le bourreau l'attendait sur l'échelle,
On allait le serrer dans l'affreux nœud coulant,
Quand il obtint encore de l'horrible séquelle,
Une grâce...Au moment d'une absence éternelle,
De faire ses adieux à son cher instrument.

Cette faveur hélas ! ne devait coûter guère,
Aux juges qui venaient voir mourir Gui le long.
Le plaisir qu'ils auraient quand, triste solitaire,
Ils le verraient enfin pendre à dix pieds de terre,
Etait peu retardé. La grâce était légère,
Et peut être aimaient-ils le son du violon.

L'artiste commença. Sous son archet magique,
L'instrument préluda d'un ton lugubre et lent,
Puis, sans transition, à l'air mélancolique,
Succèda follement une ronde bachique,
Une ronde emportant dans son vol frénétique
Tous les cœurs enchaînés à son rhythme brûlant.

Quelques instants après, ce fut bien autre chose.
Tous les pieds dans la foule allaient battant le sol.
Le funèbre terrain (quelle métamorphose !)
Etait un lieu dansant où nul ne se repose,
Et, de tout ce vertige étourdissante cause.
La ronde frénétique allait hâtant son vol.

Et toujours et sans trêve, elle allait de plus belle.
Et par elles enlevés les danseurs se pressaient.
Les juges essoufflés suivaient la ritournelle.
Tout dansait : le bourreau dansait sur son échelle,
Les valets du bourreau sous le gibet dansaient.

Mais qui se démenait le mieux dans l'assemblée,
C'étaient les vils parents de l'épouse de Gui.
Les colomniateurs, dont l'âme bourrelée
Se peignait malgré soi sur leur face troublée,
Dansant avec fureur tournaient autour de lui.

Et lui, jouant toujours, s'avança vers la foule.
Le prêtre le suivait, le crucifix en main.
Et la danse sans frein comme un torrent qui roule
S'entr'ouvrit, les laissa partir, et puis la houle
Prit sa course et dura jusques au lendemain.

Oui ! seulement alors, les danseurs hors d'haleine,
Excédés de fatigue, à l'aube paraissant,
Purent en se traînant descendre vers la plaine.
Mais les parents de Gui devaient mesure pleine.
Avec les trafiquants de la justice humaine,
Les calomniateurs moururent en dansant.

Gui ne reparut point. Dans sa terre natale,
Depuis l'on n'entendit jamais parler de lui,
Mais on parla longtemps de la danse fatale.
Maint conteur, comme moi, la raconte aujourd'hui,
De l'artiste innocent la cause fut reprise.
Le peuple en fit un saint peu connu dans l'Eglise,
Et, contre certain mal qu'il voit avec surprise,
Dans sa frayeur encore il invoque saint Gui.

AUGUSTE LE PAS.

Ci-devant Professeur de déclamation au conservatoire Royale de musique, de Liège. Décédé le 26 Août, 1876.

———:o:———

BEETHOVEN

Son Enfance et sa Jeunesse.

(suite.)

Beethoven justifie cette règle : qu'une *grande intelligence* seule peut faire un *grand artiste*. Il est vrai que, pendant ses dernières années, sa correspondance montre une certaine ignorance des règles de la grammaire et de l'orthographe, mais elle nous prouve aussi qu'il était un profond penseur et un esprit cultivé. S'il avait consacré sa vie à toute autre profession que celle de la musique, à la magistrature, à la théologie, aux sciences ou aux lettres, Beethoven se fut élevé à la même hauteur et eut été classé parmi les grands hommes.

Mais nous avons un peu anticipé sur l'avenir, et nous allons jeter un regard en arrière, pour nous occuper d'un évènement qui eut, une grande importance dans l'existence du jeune Beethoven, au moment où il venait d'accomplir sa troizième année, nous voulons parler de la mort de l'électeur, qui eut lieu le 15 avril 1784. Il eut pour successeur Maximilien-François, évêque de Münster, grand maître de l'ordre Teutonique, et fils de l'empereur François et de Marie-Thérèse d'Autriche.

Disons un mot, en passant, sur cette famille impériale si passionnée pour la musique. Charles VI, père de Marie-Thérèse, composait des canons et de la musique pour le clavecin. Un jour que son maître de chapelle le complimentait sur son talent en lui disant qu'il ferait un excellent chef d'orchestre, il lui répondit sèchement : " C'est possible, mais, à tout prendre, j'aime autant ma position d'empereur." Sa fille chanta un air, sur le théâtre de la cour, à l'âge de cinq ans, et en 1739, peu de temps avant son évènement au trône, elle chanta à Florence, où elle se trouvait en voyage, un duo avec Senesio, avec une telle grâce et une voix tellement splendide, que tout le monde en fut attendri. Marie-Thérèse ne cessa jamais de cultiver la musique, même au milieu des plus grands soucis de la guerre et du gouvernement. Elle donna à ses enfants les meilleurs professeurs : Joseph eut pour maître Mozart, qui l'adorait malgré son ingratitude envers lui ; Marie-Antoinette était aussi très bonne musicienne, et, en France, elle protégea chaudement le célèbre Gluck ; enfin, les autres enfants de l'impératrice, Max et Frantz, ne manquaient pas de talent.

En apprenant la mort de Max-Frédéric, son successeur, se hâta d'accourir à Bonn pour prendre possession des dignités électorale et archiépiscopale, dignités qui lui furent solennellement conférées au printemps de 1785. Parmi les seigneurs de la suite du nouvel électeur, se trouvait le comte Waldstein, son ami et son favori. Le comte Waldstein était excellent amateur de musique: L'élève de Neefe lui fut bientôt présenté, et il s'y intéressa d'une façon toute particulière. Arrivant de Vienne, où Mozart et Haydn étaient à l'apogée de leur gloire, où les opéras de Gluck obtenaient un immense succès et où venaient en seconde ligne des compositeurs tels que Salieri, Righini, Anfossi et Martini, le comte était plus que tout autre à même de comprendre le génie naissant de Beethoven. Il devina tout de suite son glorieux avenir, et lui accorda sa faveur et sa protection. Il lui donna quelques conseils qui le firent un peu sortir des règlements sévères de Neefe, et qui lui permirent de développer un thème en le variant et en le promenant dans les sphères de la fantaisie. Il fut indulgent pour les faiblesses de son protégé, et il lui remettait souvent de l'argent, tantôt comme gratifications personnelles, tantôt comme dons de l'électeur.

Dès que Maximilien fut installé dans sa nouvelle dignité, Waldstein fit nommer Ludwig organiste assistant de la cour, non que Neefe eut besoin de lui, mais pour lui faire obtenir le modique traitement attaché à cette place. Depuis cette époque, jusqu'à la chute de l'électeur, son nom figure sur l'almanac annuel de la cour.

Wegeler et beaucoup d'autres ont recueilli une foule d'anecdotes concernant le jeune organiste à cette époque, et qui rehaussent son talent et le dépeignent dans son caractère privé ; mais si nous nous dispensons de les répéter ici, c'est que notre but principal est de démontrer par quels moyens et par quelle route Beethoven arriva à devenir l'idole des véritables amateurs de la belle musique.

Maximilien-François était aussi affable et généreux que passionné pour la musique; il était très-aimé de la population de Bonn : il se promenait seul, sans escorte et sans suite, dans les rues et dans les promenades publiques. Il faisait souvent sa partie dans les concerts à la cour, et on cite un jour où il joua la partie d'alto dans un trio où le duc Albert tenait le violon et la comtesse Belderbusch le pianoforte. Il augmenta son orchestre, et, grâce à ses relations avec les cours de Vienne et de Paris, il ajouta à son répertoire toutes les nouvelles publications des compositeurs les plus célèbres de l'époque, tels que Mozart, Haydn Gluck, Pleyel, etc.

Beethoven ne pouvait donc se trouver à une école meilleure pour un jeune musicien. Tandis que Neefe, d'une part, continuait à lui faire étudier les grands maîtres classiques et le poussait dans le travail de la composition et de l'harmonie, d'un autre côté il entendait la meilleure musique d'orchestre et de chambre dans tous les genres. Mais le temps, qui marchait rapidement, lui faisait sentir le besoin de se trouver dans un champ plus vaste pour observer

et se développer. Enfin, pendant l'automne de 1786, le désir de Neefe se réalisa, et son élève put voyager. Il obtint de l'électeur, par l'entremise de Waldstein, les moyens d'aller à Vienne—alors le centre musical de l'Europe—pour se placer sous la direction de Mozart, ce maître de tous les maîtres! Il est peu question de cette visite dans les relations de l'époque; cependant Seyfried, et après lui Holmes, racontent la surprise de Mozart en voyant Beethoven, alors âgé de seize ans, improviser sur une fugue des plus compliquées qu'il lui avait donnée pour thème, et cela avec une facilité telle, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier: "Un jour viendra où ce jeune homme occupera le monde de lui!"

On a dit que Beethoven s'était plaint plus tard de n'avoir jamais entendu son maître. Il voulut sans doute dire que Mozart n'avait jamais joué devant lui seul, car il serait absurde de supposer que le jeune élève n'assistait pas à la série de concerts que son illustre professeur donnait pendant tout l'hiver.

La mystérieuse brièveté de cette première excursion de Beethoven à Vienne se trouve pleinement expliquée dans une lettre dont nous donnons ici une traduction trop littérale pour être élégante. C'est un des premiers spécimens de la correspondance du grand compositeur: elle est adressée à un certain docteur Schade, avocat à Augsbourg, où le jeune homme paraît s'être arrêté quelques jours pendant le cours de son voyage.

Bonn, 15 septembre 1787.

Honoré et précieux ami,

Je devine aisément ce que vous devez penser de moi: j'avoue que les apparances sont contre moi, et que vous avez de bonnes raisons pour me juger d'une façon défavorable, mais je ne veux pas vous prier de m'excuser avant de vous avoir donné les explications qui suffiront, je l'espère, à m'absoudre à vos yeux. Je dois vous avouer que, depuis le moment où je quittai Augsbourg, mon bonheur et avec lui ma santé m'ont abandonné. Plus je m'approchais de ma ville natale, plus les lettres de mon père m'engageaient à hâter mon retour à cause de la santé chancelante de ma mère. Je me dépêchai donc autant qu'il m'était possible, quoique étant moi-même fort indisposé; mais mon anxiété était telle, et le besoin de revoir ma mère si impérieux, que je pris dans ces sentiments la force de surmonter tous les obstacles.

Je la trouvai encore vivante, mais dans un état pitoyable; elle était atteinte de consomption, et à peu près sept semaines plus tard, après avoir souffert comme une martyre, elle mourut. Je perdis en elle la plus tendre des mères et la meilleure des amies.

Personne ne serait aussi heureux que moi si je pouvais encore prononcer ce doux nom de mère, et m'entendre appeler par elle. Et à qui parler maintenant? A l'ombre muette, mais vivante, que mon imagination évoque.

Depuis le moment de mon retour dans la maison paternelle, les heures de joie ont été bien rares. Je suis affligé d'un asthme, qui peut dégénérer en consomption; de plus, l'état de mélancolie dans lequel je me trouve maintenant, est un aussi grand malheur que la maladie elle-même

Mettez vous à ma place pour un instant, et je ne doute pas que vous ne me pardonniez mon long silence. Quant aux trois carolus (1) que vous m'avez prêtés avec une si parfaite bonté à Augsbourg, je réclame votre indulgence si je ne vous les rends pas encore. Mon voyage m'a coûté fort cher, et je n'ai et n'espère aucune compensation quant à présent: la fortune ne m'est pas propice à Bonn.

Excusez-moi de vous avoir occupé aussi longtemps de mon bavardage, mais il était nécessaire pour me justifier. Je vous prie en grâce de me conserver votre précieuse amitié, et je ne désire rien tant que de m'en montrer digne.

Je suis avec respect, votre obéissant serviteur et ami,

L. Van Beethoven,

Organiste de la cour de l'électeur de Cologne.

Nous savons de plusieurs sources certaines que la famille Beethoven était tombée, à cette époque, dans une pauvreté extrême. Au moment de la mort de la mère, Frantz Ries, le violoniste, vint à son secours, et Ludwig n'oublia jamais cette marque d'attachement. Quand Ferdinand, le fils de ce même Ries, vint à Vienne pendant l'automne de 1800 et présenta à Beethoven une lettre de recommandation de son père, le grand homme lui dit: "Je ne puis écrire moi-même aujourd'hui à ton père, mais dis-lui que je n'ai pas oublié la mort de ma mère, et cela lui suffira."

Le jeune Beethoven n'avait guère le temps d'être malade. Son père se suffisait tout au plus à lui-même; c'était donc sur lui que retombait la charge de ses deux jeunes frères, dont l'un avait treize ans et l'autre douze. Il fut cependant à la hauteur de sa position. Il jouait toujours de l'orgue, instrument qu'il préférait à tous les autres; il faisait partie de l'orchestre comme alto, il touchait des appointements comme musicien de la chambre, et comme pianiste de l'électeur; enfin, pour couronner le tout, il donnait des leçons, travail qui lui était odieux Il fallait que cet orphelin de dix-sept ans fut doué d'une énergie peu commune,—affligé comme il l'était d'un asthme qui pouvait dégénérer en consomption, luttant contre une mélancolie qui était pire que la maladie,—pour ne pas perdre courage et pour assurer le bien-être de son père, de ses frères et le sien. Lorsque Beethoven quitta tout à fait Bonn cinq ans plus tard, son frère Carl, alors âgé de dix-huit ans, gagnait sa vie en donnant des leçons de musique, et son autre frère Jean était élève à la pharmacie de la cour. Quant à son père, il parait qu'une pension suffisante lui était assurée, quoique n'étant plus membre actif de la musique de la chapelle pendant les derniers temps de sa vie.

Il est difficile de classer par ordre chronologique les diverses anecdotes qui concernent Beethoven à cette époque. Nous y trouvons le récit d'une plaisanterie faite à Heller, premier ténor de la chapelle; ce chanteur se vantait d'être infaillible, quant à la justesse du ton (diapason). Un jour, il fut tellement désorienté par une modulation habile, faite sur le piano par le jeune Beethoven qui l'accompagnait, qu'il fut forcé de s'arrêter; on raconte aussi que les gentilshommes de la chambre exécutèrent une ballade chevaleresque longtemps attribuée au comte Waldstein, mais, en réalité l'œuvre de son protégé. Il existe enfin une foule de petits faits connus probablement de la plupart de nos lecteurs, affectant tous le talent et la science déjà si remarquables que Beethoven montrait en toute occasion dans les concerts de chambre de l'électeur.

Nous le voyons plus intime que jamais dans la famille Breuning où il se trouve en contact journalier avec la meilleure société de Bonn, et il devient amoureux fou. D'abord, c'est de Mlle. Jeannette d'Honrath, de Cologne, belle blonde, pleine de grâces, d'une humeur charmante, enthousiaste de musique, chantant parfaitement, et qui passe souvent quelques semaines chez les Breuning. Elle semble avoir fait un peu la coquette avec notre jeune artiste ainsi qu'avec son ami Stephen Il est facile d'imaginer les impressions du sensible et passionné Ludwig, quand la charmante jeune fille le regardait avec intention au moment où elle prononçait ces paroles d'une chanson populaire:

Mich heute noch von dir zu trennen,
Und dieses nicht verhindern kœnnen,
Ist zu empfindlich für mein Hertz.

(1) Carolus, monnaie ancienne valant 25 francs.

La belle blonde jugea à propos néanmoins d'épouser un Autrichien, nommé Carl Greth, gouverneur futur de Temeswar, et son jeune amoureux fut abandonné sans pitié et forcé de se consoler en donnant son affection à une autre beauté, Mlle. W***.

En petit comité, Beethoven se livrait à des improvisations imitatives sur le piano-forte, contrefaisant en musique ses amis et ses connaissances. C'était avec une telle vérité, que les personnes présentes devinaient sans difficulté le nom de ceux dont il était question.

Un jour, on engagea Frantz Ries à prendre son violon pour improviser un accompagnement à l'improvisation de son ami, ce qu'il fit avec tant de succès, que longtemps après il voulut recommencer le même essai en public, en compagnie de son fils Ferdinand.

Le professeur Wurzer, de Marbourg, qui connut Beethoven dans sa jeunesse, nous raconte que par une belle soirée d'automne,—Beethoven avait alors vingt ans,—il faisait une excursion dans les environs de Godesberg avec quelques amis. Ils rencontrèrent Wurzer en chemin, qui, dans le cours de la conversation, mentionna que l'église du couvent de Mariensfort, derrière le village de Godesberg, venait d'être restaurée, et que l'on y avait réparé l'ancien orgue ou qu'on l'avait remplacé par un nouveau. Beethoven est pris tout à coup de l'envie de l'essayer. On se dirige vers le couvent, on obtient du prieur la clef de l'orgue, et les amis de Beethoven lui proposent plusieurs thèmes à varier; il le fit avec une telle habileté, et ses harmonies finirent par prendre un tel caractère de majesté et de beauté, que les paysans occupés à balayer l'église laissent tout à coup échapper de leurs mains balais et brosses, et ils demeurent saisis d'une admiration et d'un ravissement indicibles!

En 1790, deux artistes furent engagés à l'orchestre, et ce changement fut très important par son influence sur les progrès artistiques de Beethoven, qui se trouva en contact journalier avec ces nouveaux venus, virtuoses célèbres. L'électeur faisait souvent des excursions dans les différentes villes de son diocèse; et il lui arrivait quelquefois d'emmener toute sa chapelle à sa suite, ou tout au moins une partie. A son retour de Münster, pendant un de ses voyages d'été il ramena avec lui les deux virtuoses en question, André Romberg, le violoniste et célèbre compositeur, et son cousin Bernard, le plus grand violoncelliste de l'époque. Beethoven était souvent appelé au palais, en compagnie de ces deux jeunes gens, pour le plaisir particulier de Maximilien. Il est probable que dans une de ces séances Beethoven exécuta ce trio—qui ne fut publié que depuis la mort du compositeur—dont le second morceau "peut être considéré, selon Schindler, comme le type des scherzi de Beethoven," tandis que le troisième morceau est, comme forme et comme idée, de l'école de Mozart, ce qui prouve que déjà Beethoven avait fait une idole de son maître. Nous savons que ce trio date de cette époque, et que son auteur le considérait comme sa première œuvre hardie et indépendante.

Disons quelques mots de l'orchestre électoral, cette école à laquelle Beethoven puisa sa prodigieuse connaissance des effets d'instrumentation et de la musique de chambre du palais, où il acquit cette merveilleuse de mécanisme qui le distingua entre tous dans cette branche de l'art.

(A Continuer.)

———:o:———

DECES.

En cette ville, le 3 Octobre, à l'âge de douze jours, Emélie enfant de M. J. A. Finn, Directeur du Chœur du Gésu et professeur à l'Académie Commerciale Catholique.

VARIETES MUSICALES.

—Les personnes qui connaissent la composition ordinaire d'un **Orchestre**, seront peut être bien aises de connaître celle de l'orchestre invisible de Wagner, à Bayreuth. La voici:

32 violons, 12 altos, 12 violoncelles, 8 contre-basses, 4 flûtes, 4 hautbois, 1 cors anglais, 3 clarinettes ordinaires, 1 clarinette basse, 4 bassons, 1 contre-basson, 7 cors (à pistons,) 4 bugles ténors et basses, 1 bugle contre-basse, 3 trompettes (à pistons,) 1 trompette basse, 4 trombones, 1 trombone contre-basse, 3 timbales, 8 harpes. Total: 114 instruments.

—Mme. **Nilsson** figure parmi les artistes qui viendront "probablement" à Bruxelles, en représentation au théâtre royal de la Monnaie. Un journal rappelle la singulière destinée de la grande cantatrice Son premier impressario a été un montreur d'ours nommé Karl Krusse, aussi connu dans les campagnes de Suède que Mengin à Paris. Elle, avec son violon, et lui, avec ses bêtes, s'en allaient de foire en foire, se partageant à la fin de la journée la recette, généralement assez maigre.

Aujourd'hui Nilsson est reçue à la cour, décorée de l'ordre de Wasa, et millionnaire. Carl Krusse montre, au lieu d'ours, des figures de cire, grâce à un présent que lui a fait, il y a six ans, son ancienne pensionnaire.

Mme Nilsson a une sœur qui occupe les fonctions de simple servante dans une auberge. On lui accorde une voix magnifique et aussi belle que celle de la diva.

—Un auteur a découvert, dans *les Essais sur la musique de* **Gretry**, chap. IV, 3e vol., page 27, quelques lignes qui enlèvent au **Theatre de Bayreuth** et à son père beaucoup de leur originalité; que l'on en juge plutôt:

"De la construction de la salle: Je voudrais que la salle fut petite, et contenant tout au plus mille personnes; qu'il n'y eut qu'une sorte de places; point de loges, ni petites, ni grandes; ces réduits ne servent qu'à favoriser la médisance ou pis encore. Je voudrais que l'orchestre fut voilé et qu'on n'aperçut ni les musiciens, ni les lumières des pupitres du côté des spectateurs.

"L'effet en sera magique, et l'on sait que, dans tous les cas, jamais l'orchestre n'est censé y être. Un mur en pierres dures est nécessaire pour séparer l'orchestre du théâtre, afin que le son se répercute dans la salle. Je voudrais une salle circulaire, toute en gradins, chaque place commode et séparée par de légères lignes de démarcation d'un pouce de saillie, comme dans les théâtres de Rome.

"Après l'orchestre des musiciens, des gradins formeraient un seul amphithéâtre circulaire toujours ascendant et rien audessus, que quelques trophées peints à fresque. Je voudrais que tout dans la salle fut peint en brun et d'une seule couleur, excepté les trophées.

———:o:———

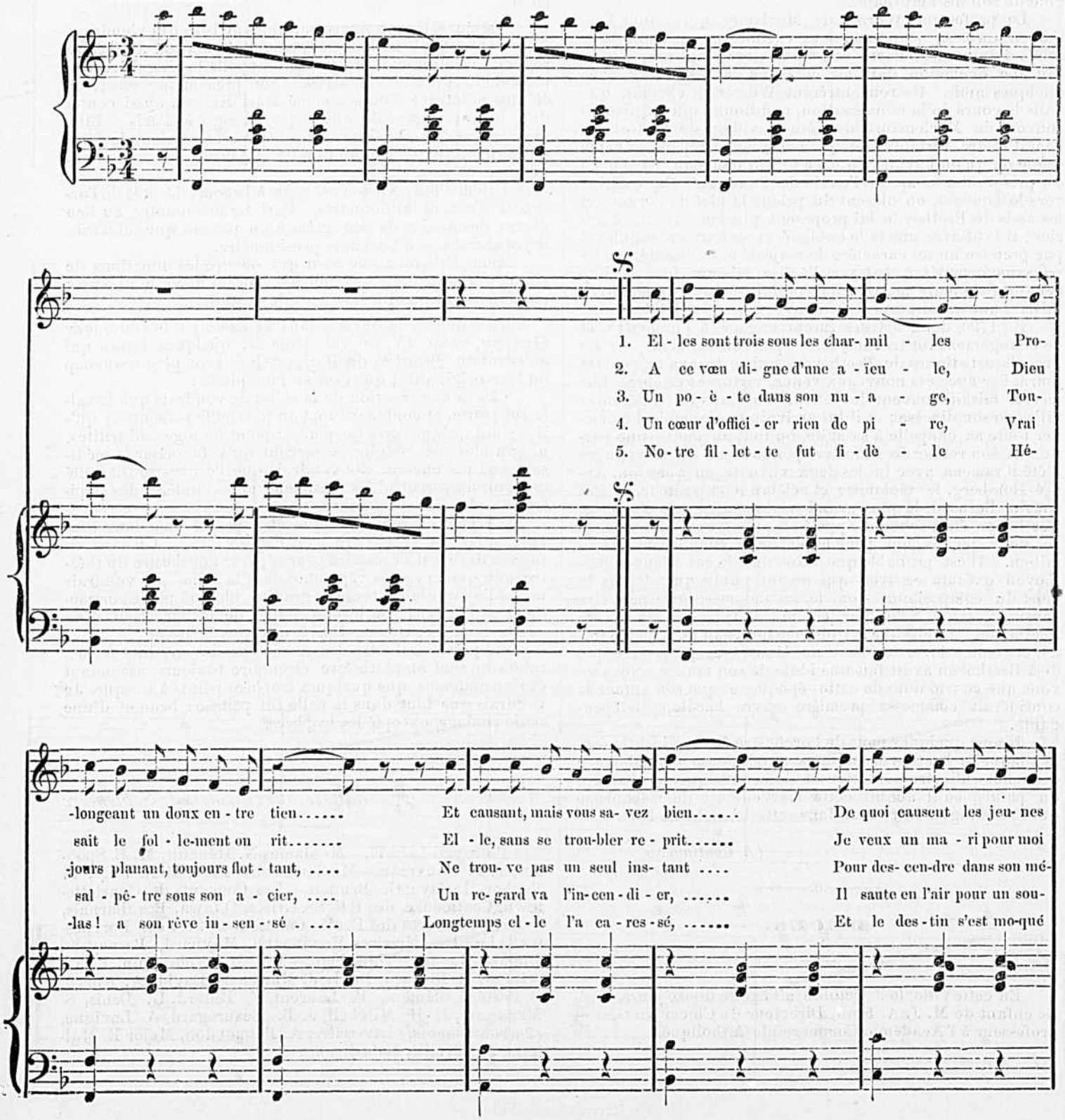
Abonnements reçus dans le cours du mois de Septembre

Pour mai 1876-77. Mesdames N. Hénault, M. E. Spooner, T. F. Gauvreau.—Mesdemoiselles Paré, M. A. Joly, V. Rochon, I. Caya, G. Brunett,—Les Couvents de Charlottetown, Coaticooke, des RR. SS. Grises, Ottawa, Beauharnais, —Les RR. Frères des Ecoles Chrétiennes, St. Jean Dorchester,—Les RR. Messires Martineaun, Maynard, Besnoyers, Dugast, Lesage, Thibodeau,—MM. H. Wehrmann, E. Asselin, J. L. Richard, Dr. L. J. Martel, F. David, A. Anctil, C. Forté, J. Hudon, P. Laurent, F. Bédard, U. Denis, S. Mazurette, H H. Mitchell, J. B. Beauregard, A. Lavigne, (2 abonnements,) Laverrière, A. Plamondon, Major E. Mallette, J. Léveillé, Labadie, *fils*.

UN REVE DE JEUNE FILLE.

Paroles de A. LEFRANC. Musique de GEORGES PITER.

MODERATO.



3

fil - les. Moi, j'é- pouse un grand ro- man - cier,..... Moi, je rêve un beau mi - li - taire..... La
seu - le. Or, un cœur longtemps com- pri - mé, ... Sous l'hy- po - thèque et l'in - ven - taire, ... A
-na - ge. Par- lez moi d'un homme ab-sor - bé,..... Qui ja - mais dans son œuvre aus - tère..... N'ap-
-ri - re. Un no - tai - re sau - te fort peu, ... Il n'eut ja - mais rien d'un cra - tère, ... Son
d'el - le. Elle a - vait des yeux en - i - vrants,.. Mais sa dot é - tait terre à terre, ... Il

ritard.

3 suivez. *3*

troi - siè - me se fit pri - er..... Moi, j'ai - me - rais bien un no - tai - - re!
nos co - quet - tes est fer - mé ..... Ah! j'ai - me - rais bien un no - tai - - re!
-pe - la la lu - ne Phœ - bé ..... Ah! j'ai - me - rais bien un no - tai - - re!
as - pect seul é - teint le feu ..... Ah! j'ai - me - rais bien un no - tai - - re!
lui man - qua cent mil - le francs.... Pour se faire ai - mer d'un no - tai - - re!

suivez. *suivez.* *ritard.*

Un Rêve de jeune Fille.—3.

Le Violon de Fer-Blanc.

———:o:———

On voit peu d'instruments qui aient autant varié de nom, de forme et de matière que le violon. Depuis la lyre d'Apollon, que quelques peintures antiques nous représentent comme un véritable violon, depuis le rebec du moyen âge jusqu'aux chefs-d'œuvre des Amati et des Stradivarius, que de transformations! Malgré la puissance des instruments à vent de moderne invention, le violon s'est toujours maintenu et se maintiendra probablement toujours le roi de l'orchestre et la base de toute combinaison symphonique. Bien des essais ont été tentés pour arrondir le son de cet instrument, et il est peu de matières qu'on n'ait essayé d'employer à sa confection. A la vente après décès de l'ancien et célèbre munitionnaire Séguin, on vit avec surprise une multitude de boîtes de violon de l'invention du défunt; il y en avait en carton, en pâte, en pierre, en bois de toutes sortes: si l'asphalte avait été à la mode alors, il y en aurait certainement eu en bitume. Depuis longtemps on fait des archets en acier, et Séguin n'eut pas manqué d'en faire confectionner en fer galvanisé. La forme de ces boîtes n'était pas moins bizarre que leur matière: les unes étaient percées de trous comme une chauffrette, d'autres étaient carrées comme une souricière, cela ressemblait à tout ce qu'on voulait, rarement à un violon cependant; mais il fallait bien leur donner ce nom-là, puisque Séguin les appelait ainsi, quand il vous en faisait l'exhibition.

Un Anglais qui assistait avec moi à cette vente, s'extasiait à la vue de ce musée grotesque d'un nouveau genre, et ma surprise ne fut pas petite, quand il demanda au commissaire-priseur, si parmi tous ces violons, il n'y en aurait pas au moins un en fer-blanc. Toutes les recherches furent inutiles, et l'on ne put en découvrir un seul de cette matière.

—J'en suis fâché, me dit l'Anglais, cela m'aurait peut-être fait gagner un bel instrument.

—Comment cela?

—Ah! me répondit-il, cela se rattache à l'histoire d'une autre vente; à celle de Viotti, dont j'ai été l'un des plus grands admirateurs. J'aurais donné tout au monde pour posséder un des instruments dont il s'était servi, et malheureusement des affaires de famille me tenaient éloigné de Londres où l'on vendait ses violons après sa mort; j'appris beaucoup trop tard l'époque de cette vente; je crevai plusieurs chevaux, et j'arrivai au moment où l'on venait d'adjuger le dernier de ses instruments à un amateur qui l'emportait en triomphe. Je lui offris vainement le double du prix qu'il l'avait payé, il ne voulut jamais me le céder, et il eut même l'impolitesse de se moquer de moi. Ecoutez, me dit-il, il y a encore un violon plus extraordinaire que tous ceux que l'on a vendus, et, qui n'a pas même été mis en vente, vous pourrez l'avoir facilement. Et en me disant ces mots, il me montra du doigt un objet bizarre que je n'avais pas encore remarqué: c'était un violon en fer-blanc! Comprenez-vous cela? en fer-blanc! Je tenais à avoir un des instruments de Viotti, et je me fis adjuger celui-là pour quelques shellings, au rire de tous les assistants. Mon antagoniste, fier de son beau violon, me dit alors:

—L'existence de ce bizarre instrument au milieu de cette riche collection doit avoir une cause étrange, et je serais si curieux de la connaître que je donnerais volontiers le violon que je viens d'acheter pour avoir le mot de cette énigme.

—Soit, repris-je vivement, concluons un arrangement: vous me céderez votre violon quand je vous apprendrai l'origine du mien; j'irai voyager partout où a été Viotti, je prendrai tous les renseignements possibles, et peut-être serai-je assez heureux pour découvrir ce mystère, et vous gagner votre violon.

—Le marché fut conclu. Depuis ce temps je n'ai pas cessé de poursuivre mes investigations. J'ai su qu'Armand Séguin avait été très lié avec Viotti, qu'il avait voulu en recevoir des leçons, et que comme le grand artiste était très occupé, il venait chez lui à cinq heures du matin pour être sûr de le prendre au saut du lit, qu'il était aux petits soins pour lui, employant tous les moyens pour capter sa bienveillance; qu'un jour même Viotti s'étant plaint à son domestique que son café était mal fait, Armand Séguin n'avait plus voulu qu'un mercenaire se chargeât de cet office, et que c'était lui-même qui, chaque matin préparait le déjeuner du violoniste; j'ai pensé alors que le violon de fer-blanc pouvait bien être un don d'Armand Séguin, et j'espérais en fournir la preuve en en voyant un semblable dans cette vente; mais voilà toutes mes espérances renversées.

—Je consolai du mieux que je pus mon Anglais de sa *misfortune*, et j'appris, au bout de quelques jours, qu'il était parti pour le Piémont, patrie de Viotti, courant toujours après les renseignements qui lui échappaient.

Cette conversation m'était presqu'entièrement sortie de la tête, lorsqu'il y a deux mois environ, je me trouvai à un dîner de la commission dramatique, placé à côté d'un de mes collègues, Ferdinand Langlé, mon ancien camarade de collège, et un de mes bons amis. Vous savez tous que Ferdinand Langlé est un des plus spirituels garçons que nous connaissions; mais si vous lui avez entendu chanter une de ses jolies chansons de la voix la plus fausse qu'ait jamais possédée un vaudevilliste, vous ne vous êtes guère douté qu'il est d'origine musicienne, et que son père, Marie Langlé, italien malgré la désinence toute française de son nom, était un des habiles contrapuntistes du dernier siècle, qui eut l'honneur d'être le maître de Dalayrac. Je m'adressai donc à Ferdinand Langlé pour lui demander si, dans les papiers de son père, il n'aurait pas trouvé quelques documents sur Dalayrac, dont il n'existe pas de biographie complète. Après avoir répondu à ma demande, F. Langlé ajouta:

—Si tu veux, je pourrai te raconter quelques anecdotes musicales que j'ai entendu dire à ma mère, et qui pourront t'intéresser.

—Je le remerciai vivement de sa proposition, et comme on n'est jamais plus seul qu'au milieu de vingt personnes qui parlent tout haut, je le priai de ne pas tarder davantage à m'apprendre quelqu'une des particularités qu'il pourrait savoir.

—Tiens, me dit-il, veux-tu que je te raconte l'histoire du violon de fer-blanc?...

Vous jugez de l'intérêt que ce mot seul ne manqua pas d'exciter en moi. Je me rappelai sur-le-champ la vente de Séguin, et mon camarade l'Anglais qui courait toujours après l'histoire que j'allais sans doute apprendre. Je fus donc tout oreilles au récit de F. Langlé que je regrette de ne pouvoir vous rendre, comme il me l'a fait.

"Un beau soir d'été, mon père et Viotti allèrent se promener aux Champs-Elysés, et finirent par s'asseoir sous les arbres pour respirer l'air et la poussière de cette promenade. La nuit était venue, Viotti qui était très rêveur, s'était laissé aller à ses émotions intimes qui l'isolaient complètement au milieu du cercle le plus nombreux; et mon père qui travaillait alors à son opéra de *Corisandre*, repassait dans sa tête quelques motifs de son ouvrage, lorsque tous deux furent assez désagréablement distraits par un son faux et criard qui leur fit dresser la tête et ouvrir les oreilles. Tous deux se regardèrent en ayant l'air de se dire: Qu'est-ce que cela? ils s'étaient si bien compris sans se parler que Viotti rompit le silence en s'écriant:

—Ce ne peut être un violon, et cela y ressemble.

—Ni une clarinette, dit Langlé, et cependant il y a de l'analogie.

Le moyen le plus sûr de s'en assurer était d'aller vers l'endroit d'où partaient les sons discordants qui avaient attiré leur attention. A défaut de l'oreille, l'œil aurait pu les guider par la lueur tremblottante d'une maigre chandelle brûlant devant un pauvre aveugle accroupi à une centaine de pas d'eux. Viotti y était le premier:

—C'est un violon! s'écria-t-il en revenant en riant près

de Langlé, mais devinez en quoi ? en fer-blanc ! Oh ! cela est trop curieux, il faut que je possède cet instrument, et vous allez demander à l'aveugle de me le vendre !

—Bien volontiers, reprit Langlé, et s'approchant de l'aveugle : Mon ami, lui dit-il, vendriez-vous bien votre violon ?

—Pourquoi faire ? il faudrait en racheter un autre, et celui-là me sert ; c'est tout ce qu'il me faut.

—Mais vous pourriez en avoir un meilleur avec le prix que nous vous en donnerions, et avant tout pourriez-vous nous expliquer pourquoi votre violon n'est pas comme tous les autres.

—Oh ! vous voulez dire pourquoi qu'il est en fer-blanc ? ça ne sera pas long. Voyez-vous mes bons messieurs, on n'a pas toujours été aveugle, et j'étais autrefois un bon vivant qui faisais gentiment sauter les jeunes filles à notre village ; mais je suis devenu vieux, et je n'y ai plus vu clair. Je ne sais trop comment j'aurais pu vivre sans ce bon Eustache, le fils de feu mon frère. Ce n'est qu'un pauvre ouvrier qui gagne à peine sa vie ; eh ! bien, il m'a pris avec lui et m'a nourri tant qu'il a pu ; mais à la fin, l'ouvrage a manqué : on ne faisait plus qu'une journée de trente sous par semaine, et c'était pas assez pour deux. Mon Dieu, que je lui dis, si j'avais tant seulement un violon ; j'en savais jouer dans mon jeune temps, et je pourrais le soir rapporter à la maison quelques pièces de deux sous qui nous aideraient un peu. Eustache ne dit rien, mais le lendemain, je l'entendis murmurer : Oh ! le vieux serpent, ne pas vouloir me faire crédit de six francs ; mais c'est égal, mon oncle aura son affaire, ou je ne m'appellerai pas Eustache. Effectivement, au bout de huit jours, voilà mon garçon qui vient en triomphe, et me dit : Tenez, v'là un violon, et un fameux ; c'est moi qui l'ai fait ! vous ne craindrez pas qu'il se casse en le laissant tomber, celui-là ; et il me remit le violon que vous voyez. Eustache est ferblantier et son bourgeois lui avait donné de quoi me faire mon instrument avec des rognures de l'atelier, et puis il avait économisé de quoi avoir des cordes et du crin. Dam ! jugez si je fus content, ce pauvre garçon qui s'était donné tant de peine ; aussi le bon Dieu l'a récompensé : dès le matin il me mène à cette place en allant à la journée, et puis il vient me reprendre le soir ; et il y a des jours où la recette n'est pas trop mauvaise ; tellement que quelquefois il n'a pas d'ouvrage, et c'est moi qui fais aller la maison, c'est gentil ça.

—Eh bien ! dit Viotti, je vous donne vingt francs de votre violon ; vous pourrez en acheter un bien meilleur avec ce prix-là, mais laissez moi un peu l'essayer.

Et il prit le violon. La singularité du son l'amusa ; il cherchait et trouvait des effets nouveaux, et ne s'apercevait pas qu'un public nombreux, attiré par ces sons étranges, s'était amassé autour d'eux. Une foule de gros sous, parmi lesquels se trouvaient même quelques pièces blanches, vint tomber dans le chapeau de l'aveugle ébahi, à qui Viotti voulut remettre ses vingt francs.

—Un instant ! s'écria le vieux mendiant, tout à l'heure je voulais bien vous le donner pour 20 francs, mais je ne le savais pas si bon ; à présent je demande le double.

Viotti n'avait peut-être jamais reçu un compliment plus flatteur, aussi ne se fit-il pas prier pour la surenchère qu'on lui imposait. Il se glissa au milieu de la foule avec son violon de fer-blanc sous le bras ; mais à une vingtaine de pas de là, il se sent tirer par la manche ; c'était un ouvrier qui, le bonnet à la main, lui dit, les yeux baissés :

—Monsieur, je crois qu'on vous a fait payer ce violon-là trop cher, et si vous êtes amateur, comme c'est moi qui l'ai fait, je pourrai vous en fournir tant que vous voudrez à six francs.

C'était Eustache qui avait vu conclure le marché, et qui ne doutant plus de son talent pour la lutherie, voulait continuer un commerce qui réussissait si bien. Il fut cependant obligé d'y renoncer, car Viotti se contenta du seul exemplaire qu'il avait si bien payé.

—Et que fit Viotti du violon de fer-blanc ? demandai-je à F. Langlé.

—Il l'a toujours gardé et l'emporta avec lui quand il se retira en Angleterre.

—Eh bien ! mon cher, dis-je à Ferdinand, tu ne te doutes guère du service que tu viens de rendre à un de mes amis ; ton histoire va lui faire gagner un violon magnifique. Et je lui dis à mon tour l'histoire de la vente de Viotti, et d'A. Séguin.

J'ai fait depuis toutes sortes de démarches pour savoir dans quelle partie du globe se trouve maintenant mon Anglais ; mais toutes mes recherches ont été inutiles, et comme les livres sont lus dans tous les pays, j'ai pris le parti de consigner ces renseignements dans celui-ci, espérant que le hasard les fera tomber sous les yeux de mon ami et lui fournira les moyens de gagner son violon.

—:o:—

OBSEQUES DE FELICIEN DAVID

—Félicien David, le musicien de talent dont nous avons annoncé la mort, a été enterré civilement. Ses obsèques ont donné lieu à un incident que raconte le *Figaro* :

A trois heures et demie, il est sorti de la caserne de cavalerie un peloton d'hommes à pied, conduit par un officier d'état major, avec épaulettes et claque.

Ce détachement à suivi la route de Versailles ; arrivé dans la rue de Monts Grevets, en face de la maison où se trouvait le cercueil de Félicien David, l'officier a ordonné une halte, les soldats se sont rangés en face, l'arme au pied. L'officier est alors entré dans la maison mortuaire ; en passant, il a salué de l'épée le corps du défunt, puis il s'est rendu auprès de ceux qui ordonnaient la cérémonie.

—Je viens me mettre à vos ordres, a-t-il dit, pour rendre les honneurs à la dépouille mortelle de Félicien David ; je vous prie de m'indiquer l'église où doit être porté le corps.

—Le corps de Félicien David n'ira pas à l'église, lui a-t-on répondu ; d'ici il sera porté et enterré au Pecq.

Sur ce l'officier salue, repasse devant le cercueil, et, arrivant devant les hommes, il ordonne un mouvement et rentre à la caserne.

La conduite de cet officier est au-dessus de tous les éloges. Son acte de foi et ceux des généraux Ducrot, Maurice et Barry sont une réponse péremtoire aux calomnies de la *République française* qui, depuis quelques jours, voudrait bien laissé croire que les idées de M. Gambetta comptent de nombreux adhérents dans l'armée et que les catholiques pourraient éprouver, de ce côté, des désillusions.

Tous les journaux républicains sans exception poussent des clameurs contre l'officier qui a refusé de rendre les honneurs militaires aux dépouilles mortelles de Félicien David. Nous constaterons une fois de plus, dit l'*Union*, que les organes de la libre-pensée sont obligés, pour défendre leurs doctrines de se mettre en contradiction avec les lois et les règlements.

L'article 374 du règlement militaire porte, en effet, que le détachement escortera le corps du domicile mortuaire à l'église, et de l'église au cimetière. Il est ainsi conçu : " Les troupes, commandées pour rendre les honneurs funèbres, se rendent à la maison mortuaire ; elles conduisent le corps à l'église, et de là directement au cimetière."

* * *

—A propos de l'enterrement civil de M. Félicien David, la *Gazette du Midi* fait remarquer que cette résolution est doublement grave et scandaleuse et de la part de celui qui reçut son éducation musicale à la maîtrise des enfants de chœur d'Aix au collége de Saint-Louis d'Aix. Elle ajoute :

Il n'a pas même eu l'inspiration de léguer sa fortune aux pauvres de son pays natal. La petite ville de Cadenet sur les bords de la Durance, eût été heureuse de ce secours. Il laisse tout à la dame chez lequel il est mort.

* *

—Dans les incidents soulevés à propos des honneurs fu-

nèbres à rendre à M. Félicien David, le ministre n'a pas eu à intervenir : la décision a été prise par le lieutenant-colonel Duchêne, qui faisait fonction de commandant d'armes à St Germain ; elle a été soumise seulement au gouverneur de Paris, qui l'a approuvée.

—Les sénateurs de l'extrême gauche se sont réunis chez M. Victor Hugo ; on a publié de leur réunion un procès verbal dont voici la parti importante :

" La réunion s'est occupée des diverses questions politiques à l'ordre du jour. Son intention s'est plus particulièrement portée sur les trois faits qui ont si vivement ému l'opinion publique : l'incident des obsèques de Félicien David, la manifestation cléricale du général Ducrot et le discours du général Maurice à Arras.

" Sur le premier point, la réunion a reconnu que l'autorité militaire en refusant les honneurs dus à un membre de l'Institut, dignitaire de la Légion d'honneur, avait désobéi à la lo. Considérant que le décret de messidor an XII, qui règle la question des honneurs funèbres, ne fait aucune distinction entre les communions religieuses, ni entre les membres de celle-ci et les libres-penseurs, elle rappelle M. le ministre de la guerre et son subordonné le gouverneur de Paris à la stricte exécution des lois, et elle compte que le gouvernement réprimera cette seconde tentative de substitution d'une réglementation arbitraire à des dispositions légales formelles.

" Sur le second point, la réunion a également pensé qu'il fallait rappelé à l'autorité militaire la loi qui interdit d'associer les soldats à ces pratiques religieuses étrangères à leurs devoirs militaires, et de nature à porter atteinte à la liberté de leur conscience. On se souvient que le général Ducrot a organisé une messe militaire spécialement pour que les troupes placées sous ses ordres pussent recevoir la bénédiction du Pape, qu'il avait demandée personnellement

" Quand au troisième incident, discours du général Maurice, la réunion, considérant qu'il n'est pas admissible qu'un officier général puisse critiquer publiquement la décision d'un des devoirs publics, regarde comme nécessaire la révocation du général Maurice qui s'est permis de blâmer la décision de la Chambre des députés à l'égard des aumôniers militaires."

M. Poujoulat écrit dans l'*Union :*

Dans quel abîme d'aberration et d'ignorance sommes-nous tombé pour qu'il se trouve en France un public devant lequel on puisse prendre fait et cause pour les enterrements civils " au nom de la liberté des cultes !" Cette liberté comprend les cultes reconnus par l'Etat : catholicisme, protestantisme, judaisme. En dehors de ces cultes, nous n'apercevons aucune croyance publique, nous ne voyons en matière de religion, que des opinions plus ou moins extravagantes. L'Etat, doit-il, à un dégré quelconque, s'associer à toutes les folies qui peuvent traverser une cervelle humaine ? Libre à un homme de tout nier ou de tout renier aux approches de la mort, cela le regarde ; mais convient-il que la puissance publique consacre par un acte quel qu'il soit, ces sortes de déviations individuelles ?

On semble réclamer des priviléges pour l'athéisme que tous les peuples et tous les siècles ont condamné ; un athé, dans son cercueil, est jugé digne des honneurs funèbres. Voudrait-on nous faire croire que l'athéisme est un culte qu'il mérite, lui aussi, le respect et qu'il a droit à une part du budget ? Le culte du néant fera t-il officiellement partie de la liberté des cultes ? De progrès en progrès, il ne faudrait pas nous faire mettre au ban du genre humain.

Les champions des enterrements civils nous ont montré M. Félicien David comme pratiquant "piousement" la religion saint-simonienne ; nous ne cherchons pas à pénétrer dans le secret de la vie qui vient de s'achever si tristement ; mais nous savons ce que fut le saint-simonisme, et nous ne laisserons pas tromper le public.

Le saint-simonisme fut une entreprise de désorganisation social ; il poursuivait la destruction de l'héritage, la formation d'un *fonds social* composé de toutes les terres, de tous les capitaux, de tous les instruments du travail de la famille humaine, et dont les bénéfices eussent été répartis en raison du travail de chacun ; il poursuivait l'abolition du mariage, la " réhabilitation de la chair", la " sanctification de la beauté."

On mettait un libertinage savant à la place de la constitution de la famille, et les droits toujours changeants et toujours divers des aptitudes à la place des lois immuables de la propriété. La femme passait de main en main, cherchant son bonheur dans des expériences vagabondes. Si l'on considère l'école saint-simonienne comme une tentative religieuse, on n'y découvre qu'un pur panthéisme avec certaines formes évangéliques. La partie morale où plutôt immorale de la doctrine se retrouve chez les hérétiques des premiers siècles. Le principe de " la réhabilitation de la chair" autorisait tous les gens d'immoralité. Dans leurs théories sur la propriété, les saint-simonéens ont eu Babœuf pour ancêtre ; ils sont eux-mêmes les aïeux du socialisme contemporain.

Leur entreprise se termina en cour d'assises. M. Enfantin, qui s'était taillé une papauté dans un étrange cénacle et qu'on appelait du nom de Père, MM. Michel Chevalier, Barrault, Duveyrier, Olinde Rodrigues, furent poursuivis au nom de l'article 291 du Code pénal et aussi comme prévenus du délit d'outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs. La dispersion de " la famille" suivit la condamnation.

Voilà la religion saint-simonnienne pour laquelle on demande les faveurs de la liberté des cultes, et que M. Félicien David pratiquait, dit-on " piousement". Voilà les doctrines que l'Etat aurait dû honnorer à Saint-Germain. Nous assistons vraiment à un bouleversement des intelligences ; la République pousse à l'anéantissement de toute distinction du bien et du mal, où plutôt c'est le mal qu'elle veut glorifier sous toutes les formes. La démence dont elle est frappée prouve qu'une sentence d'en haut l'a condamnée une troisième fois.

POUJOULAT.

———:o:———

Abonnements reçus dans le cours du mois d'Octobre.

———:o:———

Pour mai 1875-76,—Mr. P. Rondeau.

Pour mai 1876-77,—Mesdames Coderre, P. Giguère.—Mlles. J. Grenier, Lamothe, C. Valiquet, B. F. Baillargé,—Les Couvents de Windsor, St. Alexandre, Oakland—MM. Grenier, P. Rondeau, F. X. Carrière, Malard, J. A. Fowler, (2 abonnements).

Nouvelles Publications Musicales.

———:o:———

La maison Whitney & Cie., de Detroit, vient de nous adresser les six dernières compositions de Mr. Salomon Mazurette, dont voici les noms.

Bessie, *Grande Valse Caprice.*
Frivolité, *Grand galop de concert.*
Le silence de la gloire, *Méditation.*
Willie's Polka.
The whispering pines, *Grande valse caprice.*
Summer night, *Vocal waltz.*

Notes Artistiques des Etats-Unis.

—Robert Heller, le pianiste distingué est, dit-on, aux Etats Unis.

—La nouvelle du mariage de Mlle. Aimée, avec Mr. Darcy, est fausse.

—Levy, le fameux cornetiste américain, se propose de faire un voyage en Chine et en Australie.

—Mlle. Annie Montague qui faisait partie jadis de la troupe Kellogg, vient de signer un engagement avec Mr. J. T. Ford, pour prendre la partie de chant à son théâtre, à Baltimore.

—La nouvelle salle de musique qui doit être érigée à Cincinnati occupera le terrain où se trouvait l'ancienne bâtisse de l'exposition ; cette salle pourra contenir 5,500 personnes.

—Mr. Wertheimber, ancien gérant de Von Bulow a engagé Mde. Essipoff, la grande pianiste russe, pour un tour de six mois dans les Etats. Elle fera sa première apparition à New-York.

———:o:———

PLAISANTERIES.

*** Le magnétiseur D... assistait à la séance du Sénat, où il entend parler le duc de Broglie.

—Quel homme ! dit le magnétiseur en sortant, et quelle leçon il m'a donnée...moi, qui ne puis endormir qu'une seule personne à la fois.

*** Aimez-vous **La musique**... de chien ? L'Américain M. Fipps vous servira. Ce Barnum à quadrupèdes est parvenu, dit-on, à faire chanter des airs d'opéras à une troupe de chiens qu'il a dressés à aboyer en mesure et d'ensemble sur des tons différents. Tous les timbres sont représentés dans la troupe.

*** Les terreurs de la presse. Le chroniqueur théâtral du Figaro, rendant compte du début de Mlle. Kuschnick au théâtre des Variétés, à Paris, dit : " Elle a essayé d'avoir l'air ému en entrant en scène, mais en s'apercevant qu'il n'y avait pas de journalistes dans la salle, elle a repris tout son sang froid.

*** On en était à l'exécution de la pièce de résistance d'un programme choisi—une des plus belles symphonies d'un grand maître.

—Ne trouvez-vous pas, dit un auditeur impatient, que cette composition ressemble à une messe de requiem ?

—Oui, répond son voisin musicien, c'est qu'elle enterre toutes les autres.

*** Les édiles d'une commune située sur les bords de la Senne organisent de grandes festivités, annoncées par des affiches gigantesques, en tête desquelles on lit.

FETES MUSICALES ET AUTRES JEUX POPULAIRES.

Suit la liste de ces jeux : quilles, carrousel, boule plate, etc., etc. Les amateurs de musique seront heureux de voir enfin leur art de prédilection, mis au rang du jeu de boule et du jeu de quilles.

*** Une facétieuse circulaire qui vient de la jolie petite ville de Visé sur la Meuse.

On y organise un festival musical,—et la société organisatrice invite les sociétés étrangères. " Elle espère que la situation exceptionnelle de la ville, au milieu de sites si pittoresques, et *sa réputation européenne pour la bonne préparation des oies*, décideront grand nombre de sociétés qui n'ont pas encore répondu a son appel, à prendre part à cette fête artistique, à laquelle elle les a conviées.

Il n'y a pas le moindre *canard* là-dedans.

*** Dernièrement aux Variétés, représentation extraordinaire au bénéfice de Mlle. Thérésa. Entre autres excentricités, on exécuta la pochade que voici :

TROIS JOURS A BAYREUTH.

Grande trilogie philosophico-dramatico-comico musicalo-féerico et rococo, paroles et musique de l'illustre compositeur de l'avenir, arrangée pour la scène française par un auteur modeste, de beaucoup de talent, qui ne se fera connaître qu'a la 500e représentation.

———:o:———

Nouvelles Musicales Canadiennes.

—Nos artistes favoris MM. Prume et Lavallée se proposent de donner un grand concert dans le cours du mois de Décembre, où nous aurons le plaisir d'admirer encore une fois la voix douce et sympathique de Mde. Prume, et Mr. Jacquard le célèbre violoncelliste, que nous n'avons pas eu l'avantage d'entendre depuis si longtemps.

———:o:———

ECHOS D'EUROPE.

—La Chambre de Députés a voté cette année une augmentation de 23,500 francs, en faveur du Conservatoire de musique de Paris.

—M. WeKerlin vient d'être nommé bibliothécaire du Conservatoire de musique et de déclamation de Paris, en remplacement de M. Félicien David décédé.

—Avant le départ de Nilsson de Christiania pour le continent, le roi de Suède lui a fait remettre une médaille en or de grand module, à son effigie et portant sur le revers l'inscription : *In sui memoriam.*

—Les journaux d'Ecosse nous apportent l'écho des succès obtenus à Stirling, par une jeune violoniste belge, Mlle. Emilie Bernstein. Non contente de briller comme virtuose, cette jeune demoiselle a voulu prouver qu'elle était bon professeur aussi en produisant une toute jeune élève qui a interprété avec elle un concerto de Dancla.

—La rentrée des classes des principaux conservatoires de France et de Belgique a eu lieu dans la première semaine d'Octobre. Le Canada musical est représenté en Europe cette année, pensons-nous, par M. Arthur Desève, suivant le cours de violon au Conservatoire de Paris, et M. François Boucher, celui de violon, au Conservotoire royal de Liége.

—Au grand festival musical qui a eu lieu à Birmingham les trois derniers jours d'août et le 1er septembre, (et auquel ont pris part Mdes. Tietjens, Trebelli-Bettini, Patey et Lemmens-Sherrington et MM. Santley, Vermon Rigby, Foli, Lloyd, et Tovey,) Mlle. Albani s'est fait entendre, le 1er. jour dans le récit et l'air de *Casta Diva* de Bellini, et le Quatuor de *Martha*, de Flotow ; le 2e jour dans le psaume *Hear my prayer*, de Mendelssohn et le motet *Alma Virgo*, de Hummel ; le 3e jour, dans le *Messie*, de Haendel et une ballade écossaise *O Nannie, wil thou gang wi me*, et la 4e dans la *Messe solennelle*, en *ut* de Beethoven.

—Les fêtes qui auront lieu l'année prochaine à Liége, pour célébrer en même temps et le cinquantième anniversaire de la fondation de son Conservatoire royal de musique, (le plus ancien de la Belgique,) et le vingt-cinquième anniversaire de l'excellente Société de chœurs *La Legia*, s'annoncent sous de très heureux hospices. Le conseil provincial vient, en effet, de voter un subside extraordinaire de 12,000 francs pour aider le Conservatoire à organiser un grand festival sur le modèle des solennités musicales qui obtiennent tant de succés en Allemagne. Il a aussi accordé un subside de 4,000 francs à *La Legia*, pour l'organisation d un grand concours de chœurs. L'intervention de la ville est également assurée au Conservatoire et *La Legia*.

CHOIX DE

NOUVELLES PUBLICATIONS MUSICALES.

ROMANCES DE SALON.

		Prix
UN MARIAGE D'OISEAUX	Cœdés...	$0. 75
ALLELUIA D'AMOUR,	Faure...	75
LE JOUR OU SYLVAIN M'A PARLÉ,	Cœdès...	75
JE CROIS L'AIMER TOUJOURS,	Ascher...	35
LE SOUVENIR,	de Laruelle...	1.00
TOUT LE LONG, LE LONG DU RUISSEAU	Carl Van, Berghe...	35
ESPOIR SECRET,	Patti...	60
J'AIME ET JE SUIS AIMÉ,	Reichardt...	50
FLORA, (boléro)	Jehin-Prume...	1. 00
RÊVE DE JEUNE FILLE	Piter...	30
TESTAMENT D'UN COEUR	Planquette..	35
PARLE, PETIT BOUQUET,	Poussard...	30
REVIENS	Rupès...	75
ENTENDS-TU,	Mattei...	65
POUR QUI TON CŒUR?	Bévignani...	40
VOYAGE DE L'AMOUR ET DU TEMPS,	Wekerlin...	30
L'ANGE DES JEUNES FILLES,	Concone...	30
INÈS, (boléro facile)	Boissière...	30
MARIANINA,	Ferri, ...	50

Romances de Couvent.

LA ROSE ET L'ENFANT,	Boissière...	30
LE CHIEN ET LE CHAT,	Pallaert...	35
CHÉRUBIN,	Battmann...	45
LA ROSE DE NOEL,	Battmann...	25
MA VOISINE,	Battmann...	30
MANDOLINATA,	Paladilhe...	60
RAPPELLE-TOI,	Rupès...	60
QUI TE L'A DIT?	Battmann...	30
STE. INNOCENCE,	" ...	45
LA BOHEMIENNE,	Boissière...	30
LA PASSERELLE DU BON DIEU,	Pournay...	30
LE PAYS DE COCAGNE,	Schuman...	30
LA MONTRE DE MA MARRAINE,	Battmann...	30
JEANNE D'ARC AU BUCHER,	Boissière...	30
LE CHAT ET LE RAT,	Limagne...	40
QUAND JE NE SERAI PLUS PETITE,	Rose...	35
BOUQUET DE NINA,	Boissière...	30
LE PAPILLON,	" ...	30
LE REVENANT,	" ...	30
LE MOULIN DU LAPIN BLANC,	" ...	30
LE NUAGE ROSE,	" ...	30

Duos de chant.

AIMER C'EST VIVRE,	Campana...	$0. 90
UN JOUR DE MAI,	Battmann...	45
LES MOISSONNEUSES,	Boissière...	30
LES DEMOISELLES,	Battmann...	45
LES SŒURS DES ABEILLES,	" ...	45
O DOUX PRINTEMPS,	Lenepveu...	80
LE RETOUR DANS LA PATRIE,	Boissière...	30

Morceaux de piano.

		Prix.
VIVE LA CANADIENNE,	Duval...	$0. 35
SONATINE FACILE,	Beethoven...	20
LES CLOCHES DU COUVENT,	Ludovic...	40
LE BARBIER DU SEVILLE,	" ...	50
LE PRINTEMPS,	" ...	50
FAUST,	Streabbog...	50
LE BAL,	Ludovic...	50
CHANT DU MARTYR,	Gottschalk...	75
LES ETOILES,	Schmidt...	50
SAPAJOU (galop).	Hitz...	60
LE SOUVENIR,	Funke...	50
LES CONFIDENCES,	Kinkel...	50
LA PAVANE,	Marmontel...	90
PAUVRE FLEUR,	Spindler...	50
DEPART DES HIRONDELLES,	Hibon...	60
LE RUISSEAU,	Gounod...	50
TOCCATINA,	Marmontel...	90
LE REVE D'UNE FOLLE,	Hibon...	50
VALSE ROUMAINE,	Perrin (fils)...	60
CHANT DU BRACONNIER,	Ritter...	75
STEPHANIE,	Rix...	35
ROMEO ET JULIETTE,	Leybach...	1.00
REVIGNY GALOP,	de Livron...	60
LE LYS,	Spindler...	50
FAUST,	Bull...	60
MARGUERITE FERMEZ LES YEUX,	Levey...	65
L'ADIEU A LA PRINCESSE,	Richards...	60
AU PRINTEMPS, *Mélodie de Gounod.*	Knina...	50
ROSE & TULIP *Mazurka de salon,*	Dœring...	1.25
LES MARGUERITES,	Spindler...	50
ECHO DE LA TERRASSE,	Kowalski...	65
BOHEMIENNE,	" ...	50
ESPIEGLERIE,	Bachman...	75
FLEURS DES CHAMPS,	" ...	50
FAUST,	Faverger...	1.00

Duo de piano.

LA CLOCHETTE DU PATRE,	Ludovic...	60

—:o:—

Art moderne du Piano, 50 Etudes de salon, ... Marmontel... $4.50

(Nous avons toujours en main un choix varié de musique de pianos, de chants sacres tels que Noel, Tantum etc- -et aussi quantite de morceaux et recueils d'orgues.)

CALENDRIER MENSUEL

Et Guide des Organistes et Directeurs de Choeurs, pour les Offices des DIMANCHES ET FETES.

NOVEMBRE—(*Continué.*)

DATES		FÊTES RELIGIEUSES.	ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES ET NATIONALES.
10	V.	St. André Avellin.	Naissance de F. H. Himmel, à Truenbrietzen, 1765.
11	S.	St. Martin. (40 h. *Hôtel-Dieu de Montréal.*)	(Le 10) Naissance de l'apostat Luther : il refusait rigoureusement la charge d'instituteur à ceux qui ignoraient la musique, 1483.

12. D. XXIII apres la Pentecote. Semi-double (209). **Messe des Dimanches de l'annee.** 1res. Vêpres de St. Stanislas, (606 *Supremos.* Mémoire du Dimanche, *At. Jesus,* (274.)

13	L.	St. Stanislas Kostka, S. J. (40 h. *Ste. Sophie.*)	Mort de **Joachim Rossini,** à Paris, 1868,
14	M.	St. Didace.	Naissance de G. Spontini, 1784.
15	M.	Ste. Gertrude. (40 h. *St. Stanislas.*)	Mort de **C. W. von Gluck,** à Vienne, 1787.
16	J.	St. Martin, P. M.	Naissance du célèbre violoniste Rod. Kreutzer, à Versailles, 1766.
17	V.	St. Grégoire Th. (40 h. *Huntingdon.*)	Affaire de Longueil ; arrestation de Démaray et de Davignon, 1837.
18	S.	Dédicace de la Bas. de SS. Pierre et Paul.	Naissance de **C. M. von Weber,** à Eutin, 1786.

19. D. Ste. Elizabeth. (40 h. *St. Thomas.*) Double-mineur. (367.) **Messe des Doubles-Majeurs.** 2des Vêpres, (486.) Hymne *Iste confessor,* (522,) *Supremos,* v. Amavit, (523,) A. Magn. *Similabo,* (530.) Mémoires de Ste. Elizabeth *Manum,* (544,) v. *Diffusa,* (543,)—et du VI Dimanche après l'Epiphanie, *Simile,* (120.)

20	L.	St. Félix de Valois.	Première représentation du *Fidélio* de Beethoven, à Vienne, 1805.
21	M.	Présentation de la Ste. V. (40 h. *St. Gabriel.*)	Première représentation du *Robert le diable* de Meyerbeer, à Paris, 1831
22	**M.**	**Ste. Cecile,** Patronne des musiciens.	Naissance de Conradin Kreutzer, à Dresde, 1782.
23	J.	St. Clément. (40 h. *Epiphanie.*)	Premier concert de la Société Philharmonique de New-York, 1850.
24	V.	St. Jean de la Croix.	C. Ovide Perrault meurt d'une blessure reçue pendant l'engagement de St. Denis, 1837.
25	S.	Ste. Catherine. (40 h. *St. Luc.*)	Mort du célèbre violoniste Pierre Rode, à Bordeaux, 1830.

26. D. XXV apres la Pentecote. semi-double. (209.) **Messe des Dimanches de l'annee.** Vêpres du Dimanche, (37) A Magn. *Amen,* (275.) Suffrages, (51,331,52.)

27	L.	St. Vit. (40 h. *Ste. Béatrix.*)	Naissance du grand théoriste-musicien A. B. Marx, 1799.
28	M.	SS. Irénée et ses compagnons.	Mort de Michel Carafa, à Naples, 1785.
29	M.	St. Saturnin. (40 h. *St. Liguori.*)	Naissance de G. Donizetti, à Bergame, 1797.
30	J.	St. André, Apôtre.	Naissance d'Antoine Rubinstein, à Wechwotynetz, 1829.

Consacre a l'Immaculee Conception de la B. V. M. DECEMBRE. Ce mois a 31 Jours.

Décembre (du latin *December*) a été ainsi nommé parce qu'il était le dixième mois de l'année romaine.

1	V.	St. Eloi. (*Eglises n'ayant pas eu de 40 heures.*)	Naissance de Lafont, 1791.
2	S.	Ste. Bibiane.	Première représentation du *Domino noir* d'Auber, à Paris, 1837.

3. D. I. de l'Avent. (40 h. *Cathédrale de Montréal*) semi-double. (14) **Messe de l'Avent sans orgue.** 1res. Vêpres de St. Pierre Chry. (281.) *Supremos.* Mémoires du Dimanche, *Ne timeas,* (68,) v. *Rorate,* (67,)--et de Ste. Barbe, *Veni* (537,) v. *Specie,* (536.) Alma v. *Angelus.*

4	L.	St. Pierre Chrysologue.	Naissance de Théodore Semet, à Lille, 1825.
5	M.	St. François Xavier. (40 h. *Caughnawaga.*)	Mort de **W. A. Mozart,** à Vienne, 1791. Le 5 Décembre, 1826, son *Requiem* est exécuté dans la Cathédrale de Limberg, sous la direction de son fils.
6	M.	St. Nicolas.	Naissance de Luigi Lablache, 1794.
7	J.	St. Ambroise. (40 h. *Asile St. Joseph Montréal.*)	Naissance de Stephen Glover, 1814.

8. V. Jeune L'Immaculee Conception. D'obligation. 2de. classe avec octave. (217.) **Messe de la Ste. Vierge.** (Offertoire : *Tota pulchra es.*) 2des. Vêpres du jour (286.) Mémoire de la VI férie, *Ex-Egypto,* (69,) v. *Rorate,* 67 Bénédiction.

9	S.	Ste. Léocadie. (40 h. *N. D. des Anges Montréal.*)	Premier concert de Jenny Lind, à Baltimore : la recette s'élève à $30,000, 1850.

AUX

Directeurs de Chœurs, Fabriques

Etc., Etc, Etc.,

LA MESSE DES MORTS,

Harmonisee a Quatre Parties,

COMPRENANT LE

LIBERA, DE PROFUNDIS ET UN OFFERTOIRE NOUVEAU

—DE—

L'ABBE MICHEL.

PRIX : 20 Cts. l'Exemplaire ou $2.00 la Douzaine.

AUSSI

La Messe Royale,

Harmonisee a Quatre Parties,

D'APRES L'ARRANGEMENT DE "NOVELLO," PAR A. J. BOUCHER.

PRIX, 20 Cts l'Exemplaire ou $2.00 la Douzaine.

En vente au Magasin de A. J. Boucher, No. 252 Rue Notre-Dame, ou l'on trouve également un choix de Musique Religieuse des plus varié.